

**Dominique
Maisons**

**Avant
les diamants**



**LE ROMAN NOIR
D'HOLLYWOOD**



Éditions
de La Martinière

Avant les diamants

DU MÊME AUTEUR

Le Psychopompe

Les Nouveaux Auteurs, 2011

Réédité sous le titre *Les Voleurs d'âme*

Pocket, 2012

Le Festin des fauves

Éditions de La Martinière, 2015

Points, 2016

On se souvient du nom des assassins

Éditions de La Martinière, 2016

Points, 2018

Tout le monde aime Bruce Willis

Éditions de La Martinière, 2018

Points, 2019

Dominique Maisons
Avant les diamants

Roman noir

**Éditions
de La Martinière**

ISBN 978-2-7324-9515-6

© 2020 Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Que faisais-tu avant d'avoir ces diamants ?
– Je les voulais. »

Charles Boyer et Hedy Lamarr
dans *Algier* (*Casbah* en VF),
remake américain de *Pépé le Moko*,
de John Cromwell (1938).

Chapitre 1

LONE PINE, COMTÉ D'INYO, CALIFORNIE, 17 MARS 1953

Chaque dollar sorti de sa poche doit lui procurer un rapport satisfaisant. Moffat a peu de principes, mais celui-là, il y tient. Regarder une employée, assise devant la caravane du réalisateur, tenant nonchalamment une cigarette du bout des doigts dans une pose libre et moderne à la Lauren Bacall n'est pas ce qu'il considère comme un retour sur investissement acceptable. Le producteur se racle la gorge pour signaler sa présence. Après quatre heures de route monotones de Culver City à Lone Pine, il est encore trop engourdi pour exprimer sa colère de façon plus saillante. L'assistante de plateau lève le nez du dernier *Confidential* puis reste figée, lapin pris dans les phares. Sur ses genoux, le magazine est ouvert sur un article détaillant les fêtes communistes homosexuelles de Hollywood. Larkin reconnaît Sterling Hayden accompagné de starlettes sur une photo prise au *Ciro's* un soir de première. L'acteur est une des cibles privilégiées du tabloïd depuis son témoignage polémique devant la commission McCarthy. Moffat attrape le magazine, survole l'habituel ramassis de ragots délicieusement racleurs puis le glisse dans la poche de son costume.

– Ce salopard d'intello bolchevique ne l'a pas volé, commente-t-il avec une grimace de dégoût.

La jeune femme acquiesce d'un hochement de tête, écrase sa cigarette et tente de se justifier.

– Le tournage n'a pas encore commencé, j'en ai profité pour faire ma pause.

– Combien je vous paye par jour de tournage, mademoiselle Connell ?

– Quinze dollars, monsieur Moffat.

– Aujourd'hui, ce ne sera que sept, et apportez-moi un café. La route a été longue, l'Arroyo Parkway était encore encombrée ce matin.

Moffat tourne le dos à la caravane et suit le chemin tracé dans le chaparral par les équipes de tournage qui se sont succédé dans les Alabama Hills. Il traîne ses mocassins dans le sable et frissonne. Un vent froid descend de la Sierra Nevada, balaye les collines rocheuses et le force à fermer sa veste. Le soleil ne va pas tarder à réchauffer le granit, mais à cette heure, il fait encore frais dans l'arrière-pays angelino. La saison est idéale, les équipes devraient fourmiller dans les moindres recoins. Il y a peu, on tournait ici une vingtaine de films par an au moins, et il aurait été risqué de venir sans s'être assuré qu'une autre production n'occupait pas déjà les lieux. Ces derniers temps, la question ne se pose plus. Redevenue une petite bourgade presque déserte coincée entre le mont Whitney et la Death Valley, Lone Pine a perdu son statut de Mecque de la série B.

Les westerns n'ont plus le vent en poupe. Tom Mix est mort, Roy Rogers a une émission à la TV, Lash LaRue ne va pas tarder à le suivre, William Boyd a rangé les colts de Hopalong Cassidy, Gene Autry a ramené Champion à l'écurie pour se consacrer à la chanson, et même l'inoxydable Bob Steele préfère accepter des seconds rôles dans de grosses productions des Big 7 que d'écumer les prairies aux côtés d'Al Fuzzy St. John.

La télévision étouffe les productions à petit budget qui occupaient l'après-midi des enfants dans les salles de tout le pays. Monogram et même Republic orientent leurs productions vers le fantastique et des histoires plus provocantes, de celles que la télévision ne peut pas diffuser et qui attireront les adolescents en mal de sensations fortes. En repensant aux derniers résultats du box-office, Moffat sent son estomac se nouer. Combien de temps encore avant que sa compagnie, American Family Entertainment, rende l'âme ? Il faudrait un miracle pour réussir à vendre ses prochaines productions au prix habituel. Il va finir par perdre de l'argent, et cette idée le terrorise.

L'assistante lui tend un mug fumant. Il la remercie d'un signe de tête et se dirige vers la petite équipe dirigée par Erik Van Schlick qui doit assurer ce tournage en couleurs, une première pour AFE. La concurrence du petit écran a forcé Moffat à racheter un stock de vieilles pellicules Cinecolor, soldées depuis l'invention du Supercinacolor. Les distributeurs vont se pincer le nez devant la qualité médiocre des couleurs, mais ce sera toujours plus vendeur qu'un noir et blanc, et ça ne lui coûtera pas plus cher.

Van Schlick n'a pas remarqué son arrivée, il se débat pour charger la pellicule dans l'antique caméra Superparvo. Une dizaine de figurants recrutés pour des rôles d'Indiens font la queue devant la maquilleuse et la costumière qui essayent de leur donner la tête de l'emploi, mais les visages déjà couverts de motifs évoquent plus le cubisme que des peintures de guerre sioux. On leur a mis sur la tête un morceau de tissu pour y fixer une perruque – un bon sauvage doit avoir les cheveux longs. La costumière puise des armes dans une malle aux mille tournages, pleine de tomahawks en plastique, de couteaux de cuisine et de boucliers africains. Cinq vieux chevaux sauvés des abattoirs attendent leur cavalier, une selle

usée posée sur leur dos étique. Moffat lève les yeux au ciel, consterné.

– Soit vous êtes aveugles, soit vous êtes débiles.

Tous les regards convergent vers lui. Van Schlick referme précipitamment le magasin de la Superparvo. Moffat pointe du doigt les deux derniers Indiens de la file d'attente, deux solides gaillards d'origine irlandaise, bien trop portés sur la boisson pour occuper un autre emploi que clochard ou figurant, ce qui revient souvent au même. Moffat peut sentir à cinq mètres les effluves du bourbon bon marché qui charge leur haleine. Il se fout que ces crétins titubent et puent la charogne – ça ne les a jamais empêchés de tenir à cheval et de faire leur journée de travail pour un salaire ridicule –, mais en les voyant là, torse nu, il se rend bien compte que leur peau blanche d'Irlandais ne passera pas la barrière de la couleur.

– Tout le métier va se foutre de notre gueule avec vos Indiens à la peau pâle comme un cul de pasteur évangéliste !

– Bah on a pris les mêmes que d'habitude, on n'avait pas trop le temps de faire autre chose, bredouille l'assistante qui a suivi Moffat jusqu'au plateau.

– On tourne en couleurs, j'espère que ce détail ne vous a pas échappé ! Il va falloir les couvrir de la tête aux pieds, vos rouquins. Laissez les autres torse nu, mais eux, ce n'est pas possible. Barbouillez-leur la tronche de peinture et dès qu'ils ne tournent pas, installez-les sur les rochers, la trogne et les pectoraux au soleil, ça leur fera du bien de prendre un peu de couleurs.

– Mais on va cramer ! s'indigne un des deux Irlandais d'une voix pâteuse.

– C'est l'idée. Si tu préfères retourner faire griller des marrons au-dessus d'un bidon devant la Midnight Mission, je ne te retiens pas, répond sèchement Moffat.

Van Schlick s'approche pour le saluer. Avec sa grande taille, il dépasse la petite silhouette musculeuse du producteur d'une bonne tête, ce qui agace prodigieusement ce dernier. Il s'excuse de ne pas avoir remarqué plus tôt cette anomalie – il était absorbé par la préparation de ses nouvelles pellicules. Moffat a toujours du mal à le comprendre. Son accent, soi-disant néerlandais mais sans doute allemand, rend son élocution hasardeuse, même après plus de huit années passées en Californie. Moffat n'a jamais trouvé trace de sa filmographie européenne, Van Schlick a déboulé à L.A. en 1945 avec quelques connaissances en cinéma, et AFE n'a jamais eu les moyens financiers de se montrer regardante quant aux origines de ses réalisateurs. Van Schlick est sans doute un nom d'emprunt, Moffat parierait volontiers que son réalisateur, qui a plusieurs fois laissé échapper quelques remarques profondément antisémites, a été l'assistant de Leni Riefenstahl ou d'un autre propagandiste nazi. Moffat s'en fiche, il n'aime pas les juifs non plus ; et puis, ce parcours empêche Van Schlick d'aller travailler pour une plus grosse compagnie, donc il ne peut pas se montrer très gourmand. Cette qualité supplante toutes les autres pour American Family Entertainment.

Sous son panama à large bord qui protège sa peau fragile, le Germano-Néerlandais triture nerveusement le cordon passé autour de son cou, auquel pend un objectif pour les mises au point.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Erik ? Crache ton venin, s'il te plaît, lui lance Moffat.

– Wild Johnny Savage n'est pas encore sorti de sa caravane, et il ne répond pas quand on l'appelle.

– Par la sainte paire de Bogart ! Et c'est maintenant que tu me le dis ! s'exclame Moffat.

Le producteur se précipite vers la loge de l'acteur principal du film, l'unique valeur marchande de l'AFE, son dernier

cow-boy à remplir des salles de cinéma – quoique de plus en plus petites, et de moins en moins souvent. L'équipe le suit au pas de course vers la caravane en tôle bouffée par la rouille à laquelle on a accroché un panneau rutilant en forme de guitare indiquant en lettres rouges : « Wild Johnny Savage, l'âme du Far West ! »

Moffat tambourine sur la porte dans un bruit de tonnerre. Aucune réaction. Elle est fermée par un loquet. Avec l'aide de deux figurants, il parvient à faire céder la languette de métal. Le battant s'ouvre d'un seul coup et le costume de Wild Johnny Savage, accroché à un cintre derrière la porte, vole au-dessus de leurs têtes ; son Stetson blanc à plis Carlsbad et à ruban doré atterrit aux pieds de Van Schlick, alors que sa chemise en soie bleu foncé à épauettes blanches s'effondre doucement dans la poussière. Moffat s'engouffre dans la loge.

Au milieu de bouteilles de bourbon vides, de clichés de jeunes hommes en petite tenue, de déchets alimentaires en putréfaction, de cendriers pleins et de sous-vêtements souillés, Wild Johnny Savage est allongé sur le ventre à même le sol, nu comme un ver, un godemiché serré dans sa main droite. Moffat réagit vite – ses longues années d'expérience lui ont appris à ne pas paniquer dans ce type de situation. Il fait barrage de son corps, arrache la chemise et le Stetson des mains de l'assistante, repousse tout le monde dehors et claque la porte de la loge. Il ne faut pas que les turpitudes de son acteur vedette soient exposées à l'équipe. Les rumeurs sur son compte sont aussi vieilles que sa carrière, mais en cette époque de paranoïa anti-homosexuels, les activités nocturnes solitaires de Wild Johnny Savage pourraient avoir des conséquences embarrassantes si l'un des traîne-savates qu'il paye en dessous des minimums syndicaux allait arrondir ses revenus en alimentant en ragots Louella Parsons, Hedda Hopper,

Max Harrison ou cette pourriture de Jimmy Tarantino, dont les publications sordides sont friandes.

Une fois seul avec son acteur, Moffat pose la main sur sa carotide et constate qu'il est bien en vie. Il lui vide un verre d'eau sur le crâne sans obtenir d'effet, le vieux cow-boy est sans doute plongé dans un coma éthylique trop profond pour ne pas compromettre la journée de tournage. Avec une grimace de dégoût, le producteur écarte ses doigts pour lui retirer le gode et calcule le coût des différentes options. Cette fois, il ne pourra pas s'en sortir en utilisant des plans de précédents films de la série et en les remontant pour boucher les trous. Ce foutu passage à la couleur rend tous ses stocks inexploitable.

Wild Johnny Savage a soixante ans. Pendant la Première Guerre mondiale, il a combattu dans les Ardennes d'où il est revenu avec une affection pulmonaire qui aurait déjà dû l'emporter depuis de longues années. Le brillant acteur de théâtre new-yorkais, la star des premiers westerns muets des années folles n'est plus qu'un vieil homme dont la carrière n'a fait que dégringoler, depuis les hauteurs de la Paramount jusqu'à l'AFE où il cachetonne aujourd'hui pour des salaires de misère, probablement parce que s'il ne tournait plus, il n'aurait plu qu'à mourir. Malgré leurs années de collaboration, Moffat n'a aucune compassion pour cet homme qui a passé sa vie à cacher sa sexualité. Il n'en peut plus de devoir faire son beurre avec les rebuts des autres studios, de se contenter de ce dont ils ne veulent plus, de bouffer dans leurs poubelles à la nuit tombée comme un coyote de Silver Lake.

Assis sur le lit de Savage, il balance le gode contre le mur et jette rageusement une taie d'oreiller jaunie par une haleine chargée en nicotine sur les fesses velues et décharnées de l'acteur. L'absurdité de la situation dans laquelle il se débat l'éceure. Il ne vaut pas moins que ces nababs, ces

juifs aux dents longues avides et ambitieux, tous immigrants de fraîche date : un fourreur, Adolphe Zukor ; un ferrailleur et chiffonnier, Louis B. Mayer ; un grossiste aux activités louches, Marcus Loew ; un gantier, Samuel Goldwyn ; un escroc mondain, Sam Spiegel ; tous dénués de scrupule, comme lui ; tous des morts de faim prêts à tout pour gagner un dollar, comme lui. Pas comme Joe Kennedy et William Hearst qui, arrivés riches à Hollywood, en sont repartis les poches bien plus légères à force d'avoir laissé d'habiles et jolies mains féminines les visiter. Non, il faut être un chien affamé pour faire du fric dans ce business, et Moffat sait qu'il a cette qualité, ce besoin infini d'amasser du pognon. Pourtant, ces entrepreneurs parvenus lui refusent une place à leur table. Et ce n'est pas dans cette loge minable avec une vieille pédale mourante qu'il parviendra à graver son nom sur le boulevard aux étoiles.

– Elle est belle à voir, l'âme du Far West, maugrée Moffat en se relevant.

Il inspire à fond. Après tout, c'est dans ce genre de moments difficiles qu'on reconnaît la force des plus grands producteurs. L'équipe l'attend devant la loge. Il sort, tirant soigneusement la porte derrière lui. Debout sur le marche-pied de la caravane, il annonce que Savage est souffrant et qu'il va devoir se reposer quelques heures, puis il donne ses consignes. Il ordonne à l'assistante de redescendre à Lone Pine pour y téléphoner au Encino 5-8312, une clinique privée de Ventura Boulevard, et demander le docteur Bugner en précisant que c'est une urgence et qu'il doit venir toutes affaires cessantes. Elle part immédiatement. Moffat fait signe à Van Schlick de s'approcher. Pour ne pas trop retarder le tournage, celui-ci devra bouleverser le planning de la matinée et mettre en boîte toutes les scènes du film dans lesquelles on ne voit pas Savage de face, quitte à faire enfiler son costume

à un figurant ayant la même carrure. Le réalisateur opine en triturant son cordon.

Alors que tout le monde s'affaire et s'éloigne de la loge, Moffat rouvre la porte pour garder un œil sur Savage. Le vieil acteur reste parfaitement immobile, seuls ses poils de nez frémissent au gré de ses ronflements. En soupirant, Moffat s'assied sur le marchepied et feuillette le *Confidential* qu'il a confisqué à l'assistante.



Avec ses petites lunettes rondes, son embonpoint et sa calvitie, le docteur Bugner, malgré ses chemises à trente dollars, ressemble plus à un comptable qu'à un médecin à la patientèle riche et florissante. Dans chacune des villes des huit comtés qui se partagent les soixante kilomètres entourant l'hôtel de ville de L.A., des médecins se sont installés ; tantôt d'authentiques praticiens, tantôt de simples tenanciers d'officine affichant des diplômes qui leur permettent d'enlever des cors aux pieds ou de marteler une colonne vertébrale tordue. Parmi les médecins dignes de ce titre, quelques-uns sont prospères ; d'autres, moins talentueux, peinent à maintenir leur train de vie. La concurrence est si rude que beaucoup ne peuvent plus s'offrir le luxe d'avoir des principes. Bugner trimbale sa médiocrité comme il traîne sa lourde sacoche en cuir noir. Son seul mérite est d'avoir compris qu'avec des seringues et l'accès à certaines substances, on peut se faire un fric indécent à Hollywood. De temps en temps, un de ces toubibs véreux qui n'hésitent pas à injecter des stupéfiants à leurs patients finit derrière les barreaux, mais le LAPD a d'autres chats à fouetter et peu d'appétit pour aller bousculer les habitudes médicales des citoyens les plus nantis de la ville.

Le meilleur d'entre eux est sans doute un médecin allemand installé sur la côte Est qui ne se déplace que pour remettre en forme l'élite des vedettes de Hollywood et le gratin politique de la Californie. Moffat n'a pas les moyens de s'offrir les services et les potions magiques du docteur Feelgood, il doit se contenter d'un de ses disciples, un Hongrois bredouillant. Ils se saluent d'un signe de tête et Moffat s'efface pour lui dévoiler le triste spectacle de la déchéance de Savage. Bugner, qui en a sans doute vu d'autres, se contente d'entrer dans la loge sans un mot. À part les deux Irlandais qui prennent le soleil allongés sur un rocher plat avec pour seule protection une bouteille de whisky bon marché, l'équipe termine sa pause déjeuner. Les regards curieux ont suivi pas à pas l'arrivée du Hongrois à sacoché. Hors de question qu'ils découvrent le traitement particulier qui va remettre sur pied le vieil acteur. Moffat s'engouffre dans la caravane et referme derrière lui.

Bugner retourne Savage sur le dos, il grimace en constatant l'extrême maigreur du cow-boy. L'acteur se laisse mourir à petit feu et ne doit pas ingérer grand-chose d'autre que des boissons alcoolisées. Moffat attend le jour où on lui annoncera son suicide, il s'étonne même qu'il ait tenu jusque-là. Il y a quelques mois, ça aurait été un coup dur pour AFE, mais aujourd'hui, de toute façon, il doute que leur collaboration puisse durer. Bugner s'éponge le front avec un mouchoir, il commence à faire chaud dans la caravane en tôle.

– Désolé doc, ça doit vous changer des villas de Santa Monica.

– Oh, vous savez, cela fait toujours du bien de sortir du brouillard de L.A. pour venir respirer l'air des montagnes.

– Ça n'a pas trop réussi à Savage, on dirait...

– Je crains que ce soit plus lié à l'abus des spécialités locales.

– Il faut me le remettre sur pied. Balancez-lui un cocktail d’amphètes dont vous avez le secret, il doit péter la forme cet après-midi. Il va falloir mettre les bouchées doubles pour rattraper le temps qu’on a perdu ce matin.

Bugner soupire. Il finit d’ausculter Savage, prend son pouls, sa tension, écoute son cœur et ne se départit pas d’une moue dubitative.

– Il est trop âgé et en trop mauvaise santé pour supporter une injection d’amphétamines, les risques sont trop importants...

Moffat fait craquer ses phalanges et balance un regard noir au petit toubib rondouillard.

– Écoutez doc... Je ne vous ai pas fait venir pour faire un bilan de santé de Savage. Il est mourant, je le sais, il le sait, vous le savez aussi maintenant. Alors donnez-lui un petit coup de fouet, et vite, s’il vous plaît.

– Je suis tout de même médecin, je ne peux pas faire n’importe quoi ! s’indigne Bugner.

– Je crois que c’est pourtant bien en faisant n’importe quoi que vous payez votre loyer et vos copines blondes pour vos virées nocturnes au *Mocambo* sur Sunset Boulevard. Épargnez-moi le coup de la dignité outragée. Si vous ne le faites pas, je me sers dans votre mallette et je lui fais une piqûre moi-même. Et vous pourrez vous asseoir sur vos deux cents dollars...

– V... vous n’oseriez pas, bafouille Bugner.

– Je vais me gêner, tiens, vous iriez dire quoi aux flics ? Que je vous ai piqué un peu de votre drogue ? Allons, soyez raisonnable... Faites en sorte que Savage tourne aujourd’hui. Je vous promets d’essayer de le convaincre d’aller faire une cure dans votre maison de repos de Sepulveda Canyon après le tournage. Vous aurez l’occasion de le retaper... si c’est encore possible.

Moffat pose la main sur la sacoche. Rouge d'indignation, Bugner capitule. On ne peut pas s'attendre à être traité comme un médecin honorable quand on vend des injections de stupéfiants. Il nettoie l'avant-bras de Savage avec un coton imbibé d'alcool, sort une seringue neuve de son sac, la plante dans divers flacons de vitamines, d'hormones animales, de placenta, d'antalgiques... puis il serre son garrot au-dessus du coude et tapote les veines fines de l'acteur. Moffat soupire et plonge la main dans la sacoche. Il en sort un flacon de méthamphétamine et l'agite sous le nez de Bugner.

– Vous devenez insultant, docteur. Je ne vous paye pas pour que vous lui injectiez du jus d'orange amélioré.

Le médecin regimbe encore un peu. Moffat lui saisit le poignet et le serre jusqu'à ce que le praticien plante son aiguille dans le flacon. Moffat serre plus fort et, de son autre main, tire le piston jusqu'à remplir le réservoir. Roulant des yeux paniqués, Bugner essaye de résister, mais la pression du producteur ne lui laisse pas le choix. Sans cesser de marmonner et de gémir, il fait l'injection puis range ses affaires à toute vitesse, comme si la police allait débarquer. Moffat sort son portefeuille et compte les deux cents dollars tandis que le docteur referme sa sacoche.

– Je vous aurai prévenu, vous m'avez fait faire n'importe quoi, son cœur ne va jamais tenir... D'ailleurs inutile de m'appeler s'il fait un infarctus, vous vous débrouillerez avec les médecins de Pasadena... Ne m'appellez plus jamais, je ne veux plus avoir affaire à vous !

– Mais si, je vous appellerai, et vous rappliquerez en courant.

– Sûrement pas ! s'indigne Bugner en se redressant comme un coq sur ses ergots.

– Allons Bugner, bien sûr que si, vous viendrez, et vous savez pourquoi ? Parce que vous avez besoin de ça plus que

de morale, ironise Moffat en agitant les billets sous le nez de Bugner. Le compte y est, faites-moi confiance.

Le docteur empoche les dollars. Alors qu'il sort sans jeter un regard en arrière, Moffat tente de jouer l'apaisement.

– Ne vous en faites pas trop doc, cette vieille carne est increvable. Je vous l'enverrai en cure la semaine prochaine, vous verrez...

Une fois Bugner disparu, Moffat vide les cendriers et les poubelles, range le linge, balance les cadavres de bouteilles. Il planque le godemiché dans un tiroir et fait des piles soigneusement ordonnées avec les photos pornos et les *Tijuana Bibles* de Savage. Puis il le hisse sur le lit, lui prépare sa tenue et se fait apporter une bassine d'eau chaude. Il est en train de préparer du café quand il entend le vieil acteur grogner et s'agiter sur sa couche.

– Oh mince, j'ai dû tomber de cheval, tout le troupeau m'est passé dessus, c'est à peine croyable d'avoir autant de mal à se redresser...

Wild Johnny Savage se lève et, sans prendre la peine de couvrir son service trois-pièces qui pendouille entre ses cuisses maigres, il vient se servir un café.

– Salut Larkin, tu es matinal aujourd'hui.

– Pas vraiment, il est presque quinze heures.

– Non, tu déconnes ? Pourquoi vous ne m'avez pas réveillé ?

Le vieil acteur se gratte les fesses tout en se servant une tasse. Il farfouille dans sa raie jusqu'à en extraire un détritit coincé dans ses poils. Il l'inspecte entre deux doigts, le renifle et le jette avec un haussement d'épaules.

– Tout le savoir-vivre de l'Ouest sauvage, commente Moffat avec une moue écœurée.

– Je m'adapte à mon public.

– On a essayé de te réveiller toute la matinée, vieil ivrogne. Il a fallu que je fasse venir Bugner pour qu'il te

fasse une piqûre. Tu as dû y aller de bon cœur sur le whisky hier soir...

– Que veux-tu faire d'autre la nuit à Lone Pine ?

– Mais pourquoi es-tu venu hier ? On ne tournait que ce matin.

– Je voulais être à l'heure pour une fois, et finir en beauté...

– Qu'est-ce que tu racontes, ce ne sera pas ton dernier film !

– Tu sais bien que si, ne me prends pas pour un con.

Savage le fixe de ses yeux bleu délavé, de ce regard intense qui rappelle pourquoi il a été une grande star. Moffat n'ose pas broncher. Le vieil acteur passe la main dans sa tignasse clairsemée teinte en noir aile de corbeau. Il jette un œil à la lumière du jour par le vasistas de la caravane.

– C'est toujours la même maquilleuse ?

– Oui, Denise Colson, elle est bien.

– Mais elle utilise des cochonneries premier prix. Tu ne la payes pas assez. Il va falloir qu'elle m'en mette une bonne tartine aujourd'hui. Je veux finir sur une bonne note. Il s'appelle comment ce film déjà ?

– *Sur la piste des Apaches.*

– C'est un bon titre, *Wild Johnny Savage sur la piste des Apaches.* Il faudra mettre une belle photo de moi sur l'affiche. Il m'en reste quelques-unes de l'époque où j'étais beau comme un dieu, qu'on n'a pas encore utilisées. Tu les feras peindre, pour la couleur...

– Oui, on va les soigner tes adieux, t'inquiète.

Cet aveu lâché, Moffat se sent un peu embarrassé. Le cow-boy avale sa tasse de café d'un trait avec un claquement de langue, s'allume une cigarette et commence à se raser sans que celle-ci ne quitte sa bouche l'espace d'un instant. Le producteur regarde ses côtes saillantes et ses bras décharnés et se souvient de son engagement.

– Après le tournage, je pense que ça te ferait du bien d’aller faire une cure dans la pension de Bugner.

– Son asile de Sepulveda Canyon ? Tu plaisantes, j’espère. Je suis un vieux cheval, mais je peux tout de même trouver un endroit plus agréable pour mourir. Même les gens sains d’esprit ont envie de se pendre au bout de deux jours, dans cet endroit sinistre !

L’acteur jette brusquement sa cigarette dans l’eau de sa baignoire. Moffat n’insiste pas. Cette vieille carne peut bien faire ce qu’elle veut tant qu’ils mettent ce dernier film dans la boîte. Si elle pouvait crever avant d’être payée, ça arrangerait Moffat qui lui doit encore un peu d’argent des films précédents. Après quelques minutes de silence, alors que Savage enfle son pantalon, le producteur tente de donner un tour plus apaisé à leur conversation.

– Tu sais que j’ai revu *Panique au Grand Hôtel* la semaine dernière. T’étais très bon dans ce film. Pourquoi tu n’as jamais tourné d’autres comédies à l’époque ?

– Parce que tous les bons *gagmen* de la Paramount bossaient pour ce gros sac pervers de Fatty Arbuckle. Au prix où ils payaient ce monstre, ils lui faisaient faire dix films par an, il n’y avait pas de place pour moi. Mais ça m’allait bien, le western, ça payait mieux, et pour draguer des matelots, le costume de cow-boy, ça marchait du feu de dieu.

– C’est dommage, tu aurais pu ajouter cette corde à ton arc...

– Arrête ton cirque Moffat. J’ai foiré ma carrière et tu le sais très bien, sinon je ne tournerais pas avec toi aujourd’hui.

Une quinte de toux assez violente saisit le comédien. Il s’accroche au coin de la table et se plie sous la puissance des spasmes qui agitent sa frêle carcasse. Cette interruption permet à Moffat de ravaler sa colère et sa frustration. Savage a réussi à le vexer, mais lui déballer son sac ne ferait que compliquer

le début du tournage et ils ont assez de retard comme ça. Il craint un moment que l'acteur ne succombe devant lui, connement et sans avoir tourné une seule scène, mais la toux finit par se calmer. Savage reprend son souffle, achève de boutonner sa chemise. Il attrape son chapeau et alors qu'il pousse la porte de la caravane, Moffat lui précise :

– Évidemment, les deux cents dollars de Bugner seront déduits de ton salaire.

– Parce que tu appelles ça un salaire ?

Le vieil acteur se dirige d'un pas vif vers l'équipe de tournage qui applaudit son arrivée. Tous adorent cette carne, à moins que ce ne soit juste une illustration de l'hypocrisie que Hollywood réserve à celui à qui chacun doit son travail du jour. La célébrité est la seule valeur marchande qui compte dans cette ville de pacotille. Moffat se joint à cette liesse passagère, puis il fait signe à Van Schlick de le suivre pendant que la maquilleuse s'occupe de dissimuler les ravages de l'âge et de l'alcool sur les traits du cow-boy. Ils s'asseyent à l'écart, sur une des roches plates caractéristiques des Alabama Hills.

– Bugner lui a filé une bonne dose d'amphétamines. Il va tenir une forme olympique pour au moins quatre ou cinq heures. Je viens de le vérifier, je peux te dire qu'il crache des flammes, il n'a pas été motivé à ce point pour un tournage depuis des années. Alors profite-en. Tourne un maximum de scènes, fais-en plus que ce qui était prévu.

De la poche intérieure de sa veste, Moffat sort une feuille qu'il déplie avec soin et tend à Van Schlick.

– Là-dessus, tu as des répliques passe-partout qu'on pourra utiliser pour un autre film. Il est fort probable que Savage casse sa pipe très bientôt, et avec ça, on aura un film à monter après sa mort, donc mets un maximum d'images dans la boîte aujourd'hui. Il reste cinq jours de tournage, je ne sais pas

combien de temps le vieux va tenir, essaye d'en faire un maximum. Tourne des scènes de nuit s'il le faut. OK ?

– Je les tourne en noir et blanc, comme ça, on pourra compléter avec les archives si besoin ?

– Oui, et on verra si on peut tout remonter pour vendre ça en série pour la télé. Je te laisse gérer, je suis attendu à Culver.

Après avoir rapidement salué l'équipe et esquivé quelques demandes d'avance sur salaire, Moffat redescend dans le chaparral en direction de son Oldsmobile. Il n'en peut plus de ces tournages fauchés, de ces combines et de leurs maigres profits. Il va falloir qu'il passe à autre chose, et vite.

Alors qu'il sort ses clés, Larkin Moffat est surpris par un grand éclair de lumière qui jaillit de l'horizon au-delà de la Death Valley. Le ciel est pourtant limpide, pas un seul nuage à perte de vue. Ce n'est que quelques secondes plus tard, alors qu'il s'apprête à démarrer sa Super 88 Sedan, que le bruit du tonnerre lui parvient, plus sourd et plus long que d'habitude. Il espère que l'orage ne va pas perturber le tournage ; faire une deuxième prise n'est pas dans les usages de la maison. Il fait confiance à Van Schlick pour gérer la situation, son salaire est indexé sur la pellicule qu'il utilise. Le vrombissement du V 8 recouvre les dernières vibrations de l'air. Larkin manœuvre pour rejoindre le chemin qui descend vers Lone Pine. Il allume sa radio et aperçoit, là où la foudre est tombée, une immense colonne de fumée noire qui s'élève dans l'azur.

Chapitre 2

NEVADA TEST SITE, MERCURY,
COMTÉ DE NYE, 17 MARS 1953

Un geyser de terre noire jaillit vers le ciel dans un silence de cathédrale. Le major Chance Buckman a beau avoir été prévenu à de nombreuses reprises, l'effet n'en est pas moins saisissant. L'éclair du blast a été si aveuglant qu'il a dû détourner les yeux malgré les épaisses lunettes de soleil qui lui couvrent la moitié du visage. L'espace d'un instant, les os de ses mains lui sont apparus à travers la peau, autour de lui les couleurs ont été étrangement altérées, les contours sont devenus flous ; cet instant suspendu au bord d'un autre monde a aboli la réalité. Il a repris ses esprits en même temps que les soldats et les journalistes massés dans la salle qui se sont mis à crier, de joie, d'admiration et sans doute aussi pour évacuer leur peur.

Leurs applaudissements ont été rapidement recouverts par une détonation brutale, assourdissante, qui a fait résonner l'air autour d'eux pendant de longues secondes. Même le béton vibrait. Tous groggy, ils se sont cherchés du regard sans vraiment se voir, leurs yeux inquiets cachés derrière leurs lunettes opaques, mais rapidement le sifflement dans leurs tympanes s'est atténué et ils se sont à nouveau tournés vers la zone d'essai pour contempler la majestueuse faucheuse.

La colonne en forme de champignon a pris toute son ampleur, la terre du Nevada monte, portée par un souffle surnaturel. Ce Krakatoa créé par l'homme atteint treize mille mètres de hauteur, son souffle a recouvert toute la vallée, jusqu'au bord du lac salé de Frenchman Flat. Le bunker des spectateurs se trouve à vingt-quatre kilomètres de la zone de test, hors de portée du souffle, même si un vent brûlant s'engouffre par les ouvertures et leur pique la peau. Une journaliste de New York, la seule femme à avoir été invitée, bascule la tête en arrière et part dans un grand éclat de rire. La plupart de ses confrères ont tenté de draguer cette rousse charnelle et sophistiquée la veille au soir, en vain – même si la rumeur prétend qu'elle aurait fini par ouvrir sa porte à un soldat au milieu de la nuit. Elle a l'air un peu saoule, il faut dire qu'on ne cesse de remplir sa coupe de champagne sous prétexte qu'elle s'appelle Annie, comme la bombe qui vient d'exploser. On l'a nommée marraine de l'engin et elle fête cet honneur avec acharnement depuis son réveil.

Chance Buckman n'a pas fait partie de ses prétendants, même s'il aurait aimé caresser la grosse poitrine à la peau laiteuse qu'il devine sous le chemisier crème. Il a passé une partie de la nuit au téléphone avec ses bookmakers, essayant d'obtenir un peu de crédit pour parier sur la saison de baseball qui va débiter mi-avril. Il est à sec, il doit déjà de trop grosses sommes à des bookies douteux de L.A. et il sait bien que sans la protection de son uniforme, il aurait déjà reçu la visite de gros bras pour le paiement de ses ardoises. Il a beaucoup perdu avec les courses de chevaux, elles ne lui réussissent pas. Par contre, sur la précédente saison de Major League, il était en gains assez nets jusqu'à la finale de la World Series, quand tout a dérapé : son enfance à Brooklyn l'a obligé à parier sur les Dodgers alors que la finale était promise aux Yankees, malgré le départ de DiMaggio. Il faut qu'il se refasse

sur la prochaine, il la sent bien ; avec un peu de liquidités, il remontera facilement en selle. Sans s'en rendre compte, il a gardé les yeux posés sur la poitrine de la journaliste. Elle s'en est aperçue et il doit détourner le regard pour ne pas passer pour un mufler. Buckman chasse ses pensées sombres et se concentre sur le spectacle qui s'offre à eux.

Les nuages de poussière et de roches en fusion ne sont pas encore retombés, cela prendra des heures. Impossible pour l'instant de constater les dégâts sur les éléments disposés pour le test. Pour cet essai ouvert au public, le premier d'une série qui sera quant à elle strictement confidentielle, l'armée a organisé une grande campagne de relations publiques. Une diffusion nationale à la télévision, une vingtaine de journalistes invités, des caméras placées à quinze kilomètres de l'explosion pour la capturer sous tous les angles et une mise en scène digne de leurs voisins hollywoodiens. Deux maisons américaines typiques ont été construites, l'une à sept cent cinquante mètres de l'impact, l'autre à deux kilomètres, quarante voitures ont été réparties sur cette zone ainsi que des mannequins habillés comme des Américains moyens afin de mesurer les conséquences de l'explosion sur le corps humain. Pour cette opération, une petite bombe, de la puissance de celle de Hiroshima, suffisait. Le présentateur de l'émission spéciale expliquera aux téléspectateurs que ce programme a pour unique but de chercher des moyens de protéger les citoyens d'une éventuelle attaque russe, et la population sera rassurée quant au professionnalisme patriotique et dévoué de l'University of California Radiation Laboratory – le Livermore qui mène l'ensemble de la campagne d'essais Desert Rock V.

Les choses sérieuses commenceront après, dès le deuxième essai prévu une semaine plus tard, cette fois loin des regards indiscrets. Buckman a entendu parler de onze explosions d'ici la fin juin dans le cadre de l'opération Upshot-Knothole, dont

le premier tir d'un obus nucléaire par un canon, pour des puissances de feu quatre fois supérieures à celle d'aujourd'hui. Sous les hourras des invités, les haut-parleurs de la base annoncent le succès du lancement. Buckman termine son whisky d'une traite alors qu'un serveur en veste blanche vient renouveler les consommations. Tous retirent leurs lunettes et les plaisanteries fusent, le soulagement rend l'assemblée un peu euphorique.

Buckman se retrouve nez à nez avec la journaliste qui le toise avec une moue ironique.

– Vous préférez le spectacle de mes seins à celui des ogives nucléaires ?

– Pardon, je rêvassais, je suis désolé de vous avoir fixée..., bredouille Buckman en sentant le rouge lui monter aux joues.

– Ne vous excusez pas, c'est plutôt flatteur ! Des millions de dollars d'investissement militaire mis à mal par un soutien-gorge assez avantageux. Ce n'est pas moi qui devrais être furieuse.

– Que voulez-vous, Éros et Thanatos font toujours bon ménage.

– Si je comprends bien, vous êtes plutôt dans le camp d'Éros, c'est étonnant pour un militaire.

– Je suis chef du bureau de liaison avec le cinéma à Los Angeles, cela explique sans doute ce choix.

– Ah, et vous comptez convertir les femmes russes en leur faisant l'amour ?

Ce flirt avance à une vitesse folle, l'excitation ambiante pourrait lui faire décrocher le gros lot. Sous les coups d'œil jaloux de tous les mâles de l'assemblée, Buckman s'apprête à lui dire qu'il est avant tout au service de sa patrie et de ses concitoyennes quand un lieutenant de l'Air Force se glisse devant lui et annonce :

– Major Buckman, le général Trautman souhaite vous parler de toute urgence.

Le début d'érection de Buckman disparaît en un éclair, aussi vif que le blast d'*Annie*. Le général Trautman, un colosse aux états de service longs comme le bras, dirige le département de contre-espionnage et les relations publiques de l'armée. Selon la rumeur, il est pressenti pour succéder au chef d'état-major de l'Air Force, Hoyt Vandenberg, qui doit partir à la retraite en juin. Buckman n'aurait pas parié que ce très gros bonnet connaissait ne serait-ce que son nom, alors la perspective d'un entretien avec lui le stupéfie. Légende de la bataille de Midway et de la campagne des îles Salomon, Trautman a la réputation d'avoir un contact simple, chaleureux, de se faire volontiers passer pour moins intelligent qu'il ne l'est, mais d'être capable d'une impitoyable dureté quand les circonstances le demandent. Chance s'excuse auprès de la journaliste d'un petit geste de la main, mais celle-ci semble avoir jeté son dévolu sur un autre officier, elle l'ignore déjà. Il n'a plus qu'à suivre le lieutenant en maudissant cette occasion manquée.

Une Jeep les attend à la sortie du bunker, le jeune caporal qui les conduit dans la base est encore excité comme une collégienne par ce qu'il vient de voir. Ses lunettes de protection vissées sur le nez, il ne cesse d'alterner entre exclamations admiratives et vitupérations agressives vis-à-vis de l'URSS. À l'entendre, il faudrait sans attendre lâcher les petites sœurs d'*Annie* sur Moscou pour en finir avec la menace rouge. Le lieutenant et Buckman subissent son militarisme puéril sur les quelques kilomètres qui séparent les bunkers de la zone de test des baraquements du Control Point. Ils passent deux checkpoints et rejoignent le bâtiment de l'état-major, seule construction en dur au centre de grands hangars en tôle peints en bleu.

– Le général Trautman vous attend au mess, il est en train de déjeuner.

Le lieutenant guide Buckman jusqu'à la partie du mess réservée au commandement de la base. Il n'a jamais été convié dans cette grande salle dont les baies vitrées offrent une vue parfaite sur la zone de test. Au bout d'une longue table, Trautman déjeune seul, sa casquette blanche à galons dorés posée devant son assiette. Deux soldats en tenue de serveur se tiennent légèrement en retrait, l'un porte un plateau sur lequel est posé un téléphone, l'autre une bouteille de vin rouge. Au centre de la pièce, un téléviseur diffuse le programme consacré à l'essai qui vient d'avoir lieu. Le son est coupé et seul le bruit du couteau de Trautman, qui entame une énorme entrecôte saignante, rompt le silence. Le colosse aux cheveux blancs ingère un énorme morceau de viande qu'il mastique bruyamment. Buckman le salue et reste figé quelques secondes, le temps que le général finisse sa bouchée et lui fasse signe de venir s'asseoir à sa droite.

Dans un ballet bien ordonné, le lieutenant quitte la salle, suivi par les deux serveurs qui ont leurs plateaux autour de Trautman sans dire un mot. Le général s'essuie la bouche avec une serviette blanche, la replace sur ses genoux et observe Buckman quelques secondes.

– On ne m'a pas menti, vous avez une belle gueule, vous auriez pu être acteur.

– Merci mon général, mais je préfère servir mon pays.

– Ce n'est pas incompatible, James Stewart est colonel, répond Trautman avec un haussement d'épaules.

Puis désignant l'écran de la télévision, il ajoute :

– Notre opération de communication semble réussie. Il fallait mettre en avant notre maîtrise de cette technologie pour dissiper les peurs de la population. Contrairement aux ruskoffs, nous devons tenir compte de l'opinion pour avancer dans nos programmes...

– C'est un grand succès, mon général.

– C’était votre première explosion, m’a-t-on dit. Vous avez pensé à quoi quand ça a pété ?

– C’est allé très vite mon général, je crois que je me suis senti très fier d’être américain.

– N’est-ce pas ! Vous verrez, ce sentiment perdure. Cette puissance inouïe me donne un appétit de lion. Chaque fois, il faut que j’avale cinq cents grammes de viande rouge et un demi-litre de vin pour me rassasier, sinon je ne pense plus qu’à ça.

Le général se sert un verre de vin et, sans lui demander son avis, en remplit un pour Buckman qui n’ose pas refuser ce grand cru français. Trautman engloutit le sien en deux gorgées et attend que son convive trempe ses lèvres dans le verre en cristal.

– Pas mal, hein ? Ça valait la peine de débarquer en Normandie.

L’ogre prend note du hochement de tête poli de Buckman qui ne connaît rien au vin et préfère nettement descendre une bière fraîche qu’avaler cette soupe rougeâtre. Puis il désigne la zone de test, où la colonne de fumée commence à se disperser sous l’effet du vent qui descend de la Death Valley.

– Vous savez à quoi j’ai pensé, moi, en regardant *Annie* ?

Il n’attend pas la réponse à cette question rhétorique et enchaîne :

– J’ai récité quelques vers de Kipling. *Le Fardeau de l’homme blanc*, vous connaissez ?

– Hélas non, mon général.

– Mais que vous apprend-on à West Point ? C’est à peu près ça, de mémoire :

*Ô Blanc, reprends ton lourd fardeau ;
Tes récompenses sont dérisoires :
Le blâme de celui qui veut ton cadeau,*

*La haine de ceux-là que tu surveilles.
La foule des grondements funèbres
Que tu guides vers la lumière :
« Pourquoi dissiper nos ténèbres,
Nous offrir la liberté ? »*

Et vous savez pourquoi j'ai pensé à ce vieux poème ?

– Parce que c'est notre rôle d'apporter la paix et la démocratie dans le monde entier, la bombe nous en donne le pouvoir, et notre foi, le devoir.

Buckman récite sa réponse droit dans ses bottes, sous l'inspection matoise du général qui fait mine de l'applaudir à la fin de sa phrase.

– Voilà ! Et c'est pour porter cette belle parole que nous avons besoin de nos amis de Hollywood. Comment vont-ils ? A-t-on avancé de ce côté ? Faites-moi un petit état des lieux, que je voie si votre analyse correspond à ce que je peux lire de-ci de-là dans les quelques rapports qui encombrant mon bureau.

– Je dirais que la situation est complexe, mais prometteuse. La commission McCarthy et la House Un-American Activities Committee font un excellent travail en chassant peu à peu les sympathisants communistes des postes d'influence. Aujourd'hui, ceux qui ont des idées trop progressistes se taisent et se tiennent tranquilles, ils ont peur. Mis à part quelques rares acteurs arrogants qui fanfaronnent encore en invoquant la liberté d'expression, je crois que la menace rouge est sous contrôle. D'ailleurs, les grands studios ont bien compris la nécessité de cette purge. Louis B. Mayer, qui s'opposait à notre intervention dans ses affaires, s'est même publiquement réjoui que nous éliminions, je le cite, « les termites qui sapent notre démocratie ». Sur le plan de la morale, la situation est moins brillante : la commission Breen perd de son influence,

les producteurs prennent de plus en plus de libertés avec le code Hays. Ils suivent l'exemple de réalisateurs européens, comme cet infâme pervers d'Alfred Hitchcock. De plus, vous savez sûrement que la Cour suprême a finalement autorisé la diffusion du film italien sacrilège *Le Miracle* en invoquant le premier amendement. Cet arrêt va, à coup sûr, donner des idées aux studios, et nous pouvons craindre une escalade dans le mauvais goût et la vulgarité pour les années à venir. Du côté économique, le secteur va connaître de grands changements avec la loi sur les monopoles qui impose aux studios de revendre les réseaux de salles dont ils étaient propriétaires. Ils vont devoir composer avec les patrons de salles et ils n'auront plus les mêmes budgets publicitaires. Ils ont aussi peur de la télévision qui ruine la production de séries B. Ils vont sans doute être obligés de réduire leur production et se concentrer sur les valeurs sûres.

La gorge sèche, Buckman s'interrompt un instant pour boire un peu de vin. Le général ne dit pas un mot tandis qu'il avale sa gorgée avec une grimace et reprend :

– Quant à l'activité du bureau de liaison, elle est florissante. L'an passé, nous avons participé à la réécriture et à la production de quarante-cinq films. Tous montrent une image positive de l'armée et ont eu un réel impact sur les campagnes de recrutement. Globalement, les studios participent de bon cœur à notre engagement, nous avons rarement dû demander un nouveau montage ou des coupes importantes. Je crois pouvoir dire que l'industrie cinématographique participe à l'effort de guerre idéologique contre les Russes.

– Très bien major, merci pour cette synthèse. Je n'ai aucun doute sur l'activité du bureau de Los Angeles, ni sur l'efficacité de notre message sur les recrues potentielles. Sinon, je vous l'aurais déjà fait savoir. Entre nous, McCarthy est un type dangereux et limité, au moindre faux pas nous le

balayerons. Mais il faut lui reconnaître que se débarrasser de toute idée progressiste à Hollywood est un mal nécessaire en cette période délicate. Avez-vous bien conscience de ce que nous attendons de l'industrie ?

– Je pense que oui. Tous les scénaristes sont investis de la mission de proposer des œuvres qui transmettent une image apaisée de la société américaine, sans lutte de classes ou problématique ethnique. Tous nos films prônent la foi en l'avenir et la science, l'individualisme, le libéralisme et l'épanouissement par la consommation. Comme l'a dit Walter Wanger, un immense producteur : « Le commerce suit les films, nous devons allier la diplomatie traditionnelle à Donald Duck. » Je crois que l'industrie a bien conscience que nous sommes là pour transmettre l'*American Dream* au monde. Grâce au rayonnement du cinéma, dans vingt ans, tout homme aura deux nationalités, deux cultures : la sienne et l'américaine. Une piscine, une belle blonde et une grosse voiture ; le communisme ne peut pas proposer ça. C'est plus efficace qu'un livre de Jean-Paul Sartre.

– Tout à fait. Et pensez-vous que les grands studios ont l'intention et la capacité de nous suivre sur cette voie ?

– Oui. Certes, comme je vous le disais, leur modèle subit quelques remous ces derniers temps, mais ils ont un savoir-faire inégalable.

– Eh bien vous avez tort. Malheureusement, les studios sont une faiblesse dans ce dispositif, et c'est dommage que vous ne vous en rendiez pas compte. Depuis des décennies, ils imposent leurs caprices au public. Ils choisissent leurs scénarios sans suivre une quelconque ligne, sans avoir de vision d'ensemble. Ils fabriquent des stars selon leur bon plaisir, bricolent des films en s'arrangeant avec leurs codes moraux hypocrites et vendent le tout à grand renfort de publicité. Ça a fonctionné, mais ça ne marchera plus. Ils n'en

ont plus les moyens, et ils n'ont pas les réseaux nécessaires pour imposer leurs films dans toutes les salles du monde. Et nous ne les imposerons pas pour eux, c'est contraire à notre modèle. Nous pouvons libérer l'accès aux marchés européens et mondiaux, pas contrôler ces marchés.

– Je comprends, le monde a changé. Peut-être pourrions-nous mettre tout cela à plat et les amener à collaborer...

– Voyons, vous savez comme moi que nos amis de la Motion Picture Association of America sont bien trop sûrs d'eux. Ils n'accepteront jamais de se remettre en question. Ils se prennent pour des dieux, ils ont soixante balais et ils passent leurs journées à baiser des gamines de vingt ans et à écouter les flatteries de centaines de courtisans serviles. C'est une monarchie décadente en fin de règne, ils sont coupés de la réalité, dépassés. Dites-moi major, connaissez-vous les travaux d'Edward Bernays et Ernest Dichter ?

– Oui mon général, j'ai lu le livre de Bernays, *Propaganda*, c'est édifiant !

– Et qu'en avez-vous retenu ?

– Globalement, il dit que l'être humain est gouverné par des pulsions inconscientes, et qu'il faut savoir canaliser ces pulsions afin d'orienter et de contrôler les pensées et les choix des populations.

– Pensez-vous qu'il s'agisse d'une proposition judicieuse pour notre société ?

– Eh bien... Le gouvernement par la raison, c'est ce que proposent les communistes et ça ne marchera pas. Faire appel à l'inconscient sans le canaliser, c'est ce qu'ont fait les nazis et c'est une catastrophe. Si on ne les contrôle pas, les désirs de l'être humain sont dangereux.

– C'est cela : il faut faire appel à ces instincts pour mieux les contrôler. Il faut fabriquer du consentement. C'est ce que font tous les grands groupes aujourd'hui, et c'est ce que le

cinéma doit faire : modeler les films en fonction des goûts du public et non pas tenter de modeler les goûts du public pour qu'ils correspondent à leurs films. Ils doivent apprendre à utiliser les attentes des masses, pour les amener dans les salles et leur passer des messages simples, sur l'hédonisme et la consommation. Mais vos grands producteurs en sont incapables, leurs ego ampoulés les en empêchent.

– Ils ne pensent qu'à l'argent, si c'est rentable ils le feront !

– Hélas non, vous vous trompez. Ils sont déjà trop riches, pour eux, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Et ils sont trop puissants et trop introduits dans les cercles du pouvoir pour être sensibles à la peur ou à la pression. Non, il faut faire émerger une nouvelle génération de producteurs, des chiens enragés prêts à tout, sans scrupule ni rond de serviette à la présidence, des relais serviles et cupides que nous pourrions solliciter à loisir. Les expériences de la CIA sur le contrôle des masses, les messages subliminaux et le conditionnement mental ouvrent des perspectives ahurissantes. J'ai besoin d'une nouvelle génération de producteurs indépendants à Hollywood. Et c'est pour cela que je vous ai fait venir aujourd'hui. Savez-vous pourquoi je vous dis tout ça ?

– Parce que vous voulez que le bureau de liaison coproduise des films avec de nouveaux producteurs ? Nous avons fait quelques bons films de propagande avec de petits studios du Poverty Row par le passé. Nous pourrions intensifier cette collaboration si nous avons le budget nécessaire.

– Ah non, je repars tout à l'heure sur la côte Est, je ne vais certainement pas me lancer dans la production de films ! Vous vous trompez, major. Vous êtes là parce que sous votre vernis de West Point et votre belle gueule, vous êtes un joueur compulsif endetté jusqu'au cou auprès des pires criminels juifs de L.A., prêt à tuer sa mère pour pouvoir parier deux dollars sur un match de baseball. Et comme si ça ne suffisait

pas, vous êtes un célibataire coureur de jupons, affolé par la moindre odeur de chatte qui passe à sa portée.

– Général, non, je ne... Ce n'est pas vrai !

– Allons, allons, ne me mentez pas, je sais tout et je déteste être pris pour un con. Ça me trouble la digestion, et gâcher la fin d'une telle bouteille de bordeaux me mettrait de très mauvaise humeur. Aimez-vous Dashiell Hammett ?

– Non, c'est un communiste très actif !

– C'est aussi un grand écrivain, soyons honnêtes, sous-estimer l'ennemi n'a pas d'intérêt. Mais ne vous inquiétez pas, l'administration fiscale s'occupe de son cas. Figurez-vous que ce cher Dashiell, un type charmant au demeurant, a passé la guerre dans une base de l'Air Force en Alaska. Sur l'île d'Adak dans les Aléoutiennes pour être précis, et j'aime la précision presque autant que mon steak. Cette base existe toujours, elle est épouvantable, je pense qu'on peut y mourir d'ennui assez vite, et c'est là-bas que je comptais vous envoyer après avoir lu le rapport détaillé de vos turpitudes...

– Général, je vous en prie, je vais régler mes dettes !

– Je me charge de faire effacer votre ardoise. Figurez-vous qu'en réfléchissant un peu, j'ai eu d'autres idées pour vous.

Le major transpire à grosses gouttes, ses mains moites laissent une empreinte humide sur la nappe blanche. Il se doutait bien qu'une entrevue avec le général ne pouvait pas être une simple conversation mondaine, mais il ne s'attendait pas à être ainsi roué de coups.

– Vous êtes comme eux, reprend le général. Cupide, prêt à tout, obsédé et sans scrupule. C'est pour ça que j'ai besoin de vous. Pendant l'explosion, la poitrine que vous reluquiez appartenait à l'agent Annie Morrisson, une civile du département du contre-espionnage et un très bon élément, pas uniquement grâce à sa silhouette. Sa présence à vos côtés était un test innocent de ma part, j'aime bien savoir avec qui

je travaille. Autant dire que j'ai eu la confirmation que vos idéaux sont friables... Vous êtes une petite fripouille vicieuse, en temps de guerre, je vous aurais fait jeter par-dessus bord, mais aujourd'hui, j'ai une mission pour vous. Morrisson va vous rejoindre à Los Angeles pour quelques mois, elle va partager votre charmant petit bureau de Sunset Boulevard. Elle aura le nom d'un contact qui vous aidera à constituer une nouvelle génération de producteurs indépendants. Nous sommes en train de travailler pour obtenir la pleine collaboration de ce contact, ça devrait très bientôt être acquis. Elle aura aussi une liste de personnes à rencontrer pour assurer le financement de cette opération. Je veux que l'année prochaine, la part de la production indépendante ait doublé au box-office. C'est bien compris ? Si urgence, vous pourrez me joindre par l'intermédiaire de l'agent Morrisson. Cette mission n'a rien d'officiel, vous vous en doutez.

– Oui, bien sûr... Je vous remercie, mon général.

Le major reste figé sur place. Dans un silence pesant, Trautman termine son entrecôte sans lui prêter plus d'attention. Il finit par lui jeter un regard sombre.

– Qu'est-ce que vous attendez ? Vous croyez peut-être que je vais vous proposer un café ?

Piqué au vif, Chance se lève, salue et se dirige vers la porte, tandis que le général ajoute :

– Je veux que la part des indépendants double... ou rappelez-vous que l'Alaska est très inhospitalière en cette saison.

Chapitre 3

LITTLE CHURCH OF THE WEST, LAST FRONTIER CASINO,
LAS VEGAS, NEVADA, 17 MARS 1953

Les portes de l'église se referment, masquant l'immense escarpin rouge couvert de néons qui lui fait face. Tout en continuant son prêche, le père Santino Starace espère que ces retardataires seront les derniers, ce qui lui éviterait de subir à nouveau ce spectacle. La communauté de croyants du Montana qui a construit cette petite chapelle en bois, typique des premiers lieux de culte des pionniers du grand Ouest, n'imaginait certainement pas que leur lieu de rassemblement, perdu au cœur d'un environnement froid et hostile, finirait ainsi, au cœur du Strip de Las Vegas, coincé entre un casino, un hôtel et un soleil écrasant, et qu'on y pratiquerait le mariage à la chaîne de jeunes époux encore titubants sous l'effet de l'alcool. Son déménagement prochain ne sera pas une mauvaise chose, on ne peut pas associer la croix du Christ et les talons hauts d'une danseuse burlesque, encore moins quand il s'agit de l'enseigne d'un établissement nommé le *Silver Slipper*.

– Car c'est à Las Vegas que brûle encore la flamme des pionniers qui ont construit ce pays ! Une force hors du commun se dégage de cette oasis arrachée au désert par la puissance créatrice de l'homme. Réjouissons-nous, car cette

force nous est donnée par Dieu, à nous, la nation élue pour porter son message au monde !

Inutile de consulter ses notes, son prêche sera très bref, l'assemblée est clairsemée et il sent bien que la plupart des fidèles ont été incités à venir par leur employeur. Le terrain sur lequel est bâtie l'église appartient à Jack Kozloff, le propriétaire du casino *Last Frontier*, qui s'est montré extrêmement généreux envers la fondation de Starace. Le promoteur envisage de déplacer la Little Church of the West de l'autre côté de son casino, et ainsi, de l'éloigner du Strip. Le terrain vaut une fortune, l'opération sera très rentable pour Kozloff. La bénédiction de l'Église catholique valait bien un don de dix mille dollars pour les œuvres de Starace.

– Mais, en ce jour de fête pour votre communauté, je tiens à vous alerter. Cette église a été bâtie par la foi pure des pionniers, et les liens des mariages qui y sont célébrés ne doivent jamais être galvaudés. Que Las Vegas soit la capitale des jeux et des mariages, je peux l'entendre, mais je ne tolérerai jamais que votre ville devienne la capitale des divorces et du crime organisé.

Cinq minutes de couplet moralisateur sur le commerce du divorce qui se développe dans le Nevada, c'est bien le moins que l'on puisse attendre d'un des membres les plus influents de la Legion of Decency. Starace ne veut pas décevoir son auditoire, alors il lui balance sa tirade sur le diable qui promet de l'argent facile et de multiples épouses, alors que seuls le labeur honnête et la fidélité à ses engagements mènent à la reconnaissance du Seigneur. Lui-même n'y croit plus. En réalité, cela fait bien longtemps qu'il ne croit plus en Dieu. Ce qui n'a guère d'importance ; tout ce qui compte pour lui, ce sont les cent quatre-vingts orphelins qui vivent dans la pension qu'il finance au Mexique, ainsi que les trois mille repas par jour qu'il fait distribuer

aux pauvres l'hiver, dans les quartiers défavorisés de la côte Ouest.

À la fin de la brève cérémonie, un Jack Kozloff agité et transpirant, tel un banquier new-yorkais qu'on aurait oublié au soleil, se précipite vers le père pour lui serrer la main et lui exprimer sa reconnaissance. Starace aime bien traiter avec des juifs ; ils sont persuadés que ce sera plus difficile pour eux d'obtenir son assentiment, alors ils se montrent toujours plus généreux. Kozloff insiste pour que Starace vienne boire un verre à la fête qu'il organise à son hôtel. Le père, qui n'a nulle envie de frayer dans ces eaux troubles, essaye d'esquiver en prétextant un départ imminent pour Los Angeles, mais Kozloff se montre si insistant qu'il lui concède une visite d'un quart d'heure – avec la garantie qu'il n'y aura aucun photographe.

Quelques calèches et diligences pleines de touristes circulent dans le Last Frontier Village, ensemble d'une dizaine de bâtiments qui reproduit une ville de pionniers dont l'église est la seule pièce authentique. Starace et Kozloff longent le casino et les boutiques de souvenirs avant d'entrer dans le lobby de l'hôtel, réplique parfaite d'un saloon décoré de peintures criardes représentant des cow-boys de légende. Ils le traversent, escortés par le bruit étouffé des pièces tombant dans les machines à sous, puis ressortent dans la cour intérieure construite autour d'une immense piscine, très animée en ce début d'après-midi.

Une grande banderole aux couleurs du drapeau américain annonce *Atomic Bomb Party*. Partout, sur les tables disposées autour de la piscine, le bar, les parasols et les tabliers des serveuses, on a affiché des champignons nucléaires de toutes les couleurs. Au bar, des panneaux invitent à commander un *Atomic Cocktail*, un *Radioactive Bourbon* ou une *Nuclear Beer*, et à profiter des réjouissances à venir : l'élection de

Miss Atomic Bomb est prévue pour quinze heures. Starace constate que des écrans de télévision ont été installés un peu partout pour diffuser les images de l'essai qui ne devrait pas tarder à commencer, une centaine de kilomètres plus au nord. En attendant, les haut-parleurs diffusent des morceaux de jazz endiablés sur lesquels s'agite une partie de l'assistance.

De nombreuses jolies jeunes femmes papillonnent autour et dans le bassin, sans doute les candidates du concours de beauté à venir et des danseuses de revue. Quelques Apollons des dunes font admirer leur maîtrise du plongeon sous les encouragements de ces Vénus. Avec sa tenue de prêtre, Starace a l'impression d'être une mouche noire coincée dans un verre de punch orné d'ombrelles en papier multicolores. Kozloff le mène droit vers un petit groupe d'hommes dont une figure bien connue s'extrait pour venir à leur rencontre. Une serveuse propose un cocktail à Starace, qui lui demande plutôt une eau de Seltz ; cette petite sauterie prend la tournure d'un traquenard et il préfère rester sur ses gardes.

– Mon père, vous connaissez John Roselli ? demande Kozloff.

– Oui, bien sûr. Vous êtes toujours producteur chez Monogram ? demande le père au nouveau venu, un petit sourire entendu aux lèvres.

Starace connaît toutes les facettes de Los Angeles depuis de nombreuses années, y compris les familles mafieuses qui contrôlent les activités occultes de la ville. Souvent poussés par leurs épouses, les mafieux d'origine italienne se soulagent la conscience en faisant d'importants dons à l'Église, et Starace n'a jamais fait la fine bouche devant ces pécules. Il est même l'un de leurs destinataires principaux, au vu de sa place dans le cirque de l'industrie cinématographique.

Le quinquagénaire à l'élégance extrêmement soignée retire ses lunettes de soleil pour saluer le prêtre. Ses cheveux, teints

en noir pour masquer les premiers outrages de l'âge, sont plaqués en arrière par la gomina, il porte un léger costume bleu ciel, avec pochette et cravate jaunes assorties. Handsome Johnny, comme on l'appelle dans le milieu, est un membre de la mafia de Chicago, un des plus anciens parmi ceux qui se sont lancés dans le cinéma pour s'implanter en Californie. Roselli a échappé à tous les règlements de comptes, sans doute parce qu'il n'a jamais manqué à ses engagements vis-à-vis de l'Outfit, dont il gère les intérêts croissants à Las Vegas. Sympathique en toutes circonstances, le capo fait partie de ces hommes avec lesquels presque tout le monde a envie d'être ami. Cette capacité d'empathie le rend dangereux – si l'on est ami avec un mafieux, on est ami avec la mafia.

Starace a toujours su garder des distances respectueuses avec son interlocuteur, il n'a jamais cédé à la tentation de le laisser s'approcher. Les mafieux sont comme des vampires, si vous les invitez à franchir le seuil de votre maison, ils ne repartent qu'après vous avoir sucé le sang jusqu'à la dernière goutte.

Le monstre exhibe un sourire radieux, dénué de grandes canines :

– Pas uniquement mon père, je me lance à mon tour dans la production. J'ai créé une petite société pour produire mon premier film, *Invasion USA*. Je suis sûr que vous et la commission allez adorer ce film. Il raconte l'invasion de notre pays par des forces communistes et la vaillante résistance de notre peuple.

– Tous les efforts consentis pour sensibiliser le public au péril rouge et à l'athéisme qu'il véhicule sont les bienvenus. Je vous félicite monsieur Roselli.

Les trois hommes sont rejoints par une jeune femme blonde en maillot de bain blanc, précédée par son opulente poitrine. La plastique de la nouvelle venue est telle qu'elle attire immédiatement les regards et fait cesser la conversation. Roselli l'accueille

en lui posant la main sur l'épaule. Le rubis enchâssé dans sa chevalière accroche la lumière du soleil, comme pour rappeler que ce bijou le lie à vie à Harry Cohn, le producteur de la Columbia qui porte le même, en signe d'allégeance à l'Outfit.

– Mon père, laissez-moi vous présenter Mlle Marilyn Novak, une jeune actrice pleine de talent qui vient de signer chez Columbia. Je vous garantis que vous entendrez bientôt parler d'elle, c'est la nouvelle Jane Russell !

– Enchanté, mademoiselle. Jane Russell est l'une de nos meilleures clientes, je suis persuadé que la Legion of Decency va suivre de près votre carrière ! ironise le père.

– Vous serez bienveillants, j'espère, susurre la donzelle au délicieux accent polonais.

– Nous le sommes de plus en plus, dans les limites de la bienséance. Êtes-vous ici pour participer au concours de beauté ?

– Oh non, vous savez, j'ai déjà été élue Miss Deep Freeze par une marque de réfrigérateur. Je crois que je ne pourrai pas aller plus haut dans cet exercice, plaisante la débutante.

– Dommage, je sais pour qui j'aurais parié.

Roselli et Rozkoff ont fait un pas en arrière pour les laisser en tête à tête. Starace choisit de s'en amuser – il ne va pas s'offusquer de voir des mafieux se comporter comme des mafieux. Il interpelle Roselli avant que celui-ci ne s'éloigne davantage.

– Par contre, monsieur Roselli, je crois que vous devriez suggérer à mademoiselle de changer de prénom. Marilyn, c'est déjà pris...

– Oui, je sais, je dois en parler avec Harry Cohn. Vous l'appelleriez comment, cette délicieuse enfant ?

Au-dessus d'eux, sur une banderole, une caricature représente le leader nord-coréen en train de courir devant une bombe atomique qui fonce sur lui. En la regardant, Starace suggère :

– Kim, ce serait très joli, Kim, ça vous irait très bien. Par contre, mademoiselle Novak, en échange de ce conseil, pourriez-vous me laisser quelques minutes avec M. Roselli ? Je pense qu’il a quelque chose à me demander.

La jeune actrice se tourne vers Handsome Johnny, qui acquiesce d’un léger mouvement de tête, puis elle rejoint deux jeunes stars hollywoodiennes qui discutent et fument, assises au bord de la piscine, les pieds dans l’eau. Starace reconnaît l’influent président du syndicat des acteurs, Ronald Reagan, qui se produit ce soir au *Ramona Room*, la salle de spectacle du *Last Frontier*. L’autre jeune homme en maillot de bain, Frank Sinatra, est un acteur sous contrôle de l’Outfit dont la carrière traverse une période difficile. A priori, la mafia manœuvre pour continuer à le faire tourner dans ses salles de spectacle et pour forcer la main à la Columbia afin qu’on lui redonne de bons rôles. Marilyn Novak va s’asseoir à côté de son collègue de studio et prend une gorgée dans le verre qu’il lui tend nonchalamment.

– Si vous me disiez ce que vous attendez de moi, John, au lieu de me tendre des pièges qui n’abuseraient même pas un sénateur du Massachusetts débarquant à Hollywood.

– Ne le prenez pas mal, mon père, on voulait juste que vous vous accordiez un moment de détente.

– Je suis très détendu, mais je ne vais pas rester très longtemps, alors venez-en au fait.

– Frank Sinatra a joué dans un très beau film qui ne va pas tarder à sortir.

– *Tant qu’il y aura des hommes*, je sais, oui. Il a eu tellement de démêlés avec la commission que je crois en connaître les dialogues par cœur.

– Nous avons fait beaucoup d’efforts pour qu’il soit validé. Il porte un message utile et juste, il sera essentiel dans la carrière de Frank.

– Il fait aussi l’apologie de l’adultère et de la prostitution.
– Il n’y a plus aucune mention directe de la prostitution dans la dernière version du script qu’ils ont tournée, et la jeune femme regrette clairement son adultère à la fin du film !

– Elle le regrette en une ligne après s’être roulée dans le sable avec son amant pendant deux heures ! Mais le film a été validé, il aura le tampon de la commission Breen. Ils laissent tout passer maintenant, je ne vois pas ce que vous voulez de plus.

– Nous voudrions être sûrs que la Legion of Decency ne va pas le condamner.

– Difficile à dire. En tout cas, sa condamnation n’empêchera pas sa diffusion. L’avis de la Legion n’intéresse que les familles chrétiennes.

– Il y a les Oscars, mon père. Nous fondons de très grands espoirs pour l’année prochaine, le film pourrait en recevoir plusieurs et vous savez qu’un avis très défavorable de la Legion serait un gros handicap. Nous voulons vraiment faire décoller la carrière de Frank, vous savez.

Starace laisse un petit silence s’installer. Ces derniers temps, la Legion of Decency se concentre surtout sur la condamnation des films européens. Pour protéger le cinéma national des dérives du Vieux Continent, le patriotisme l’emporte sur la vertu, et seuls Howard Hughes et sa protégée, Jane Russell, réussissent encore à s’attirer ses foudres, à coups de provocations calculées et de surenchère mammaire. Toutefois, contrairement à la commission Breen dont *Variety* vient d’annoncer la mort prochaine, la Legion conserve une réelle influence sur l’opinion catholique. Les exploitants de salles, maintenant indépendants, peuvent décider de déprogrammer des films par crainte d’incidents dans leurs cinémas. Ce pouvoir de nuisance est le gagne-pain principal de Starace. Il utilise la propension au vice de Hollywood pour financer

ses œuvres – selon lui, un compromis très défendable. Finalement, il a bien fait d’accepter l’invitation de Kozloff.

Alors qu’il s’apprête à répondre, un flash de lumière le surprend. Il se retourne à la recherche d’un photographe – un cliché avec Roselli serait un peu embarrassant –, mais il n’en repère aucun. Au sommet du plongeur, une jeune femme au maillot de bain jaune canari s’écrie en regardant au loin, la main en visière :

– Ça y est ! La bombe a explosé ! Regardez tous !

Les convives se ruent vers les écrans de télévision ou scrutent frénétiquement le ciel. Novak, Sinatra et Reagan, toujours les pieds dans l’eau, lèvent leur verre d’*Atomic Cocktail* et portent un toast à la guerre nucléaire. Des applaudissements retentissent dans tout l’hôtel, des cris de joie fusent. Roselli regarde autour de lui, manifestement dépité. Les deux hommes se rapprochent pour tenter de s’entendre, quand un bruit de tonnerre à peine assourdi couvre un instant la liesse qui les entoure.

– Tant de gens qui fêtent une arme mortelle... Tuer n’est jamais une joie, mon père, croyez-moi.

– Je vous crois, John, et si vous pouviez faire un don de trente mille dollars à ma fondation, je pense que vous porteriez chance à votre projet.

– Trente mille ! C’est une sacrée somme !

– Mais vous êtes un homme sacrément généreux.

– Je vais voir ce que je peux faire.

Le bruit cesse, comme leur conversation, alors qu’une colonne de fumée brune apparaît au-dessus des néons du Strip. La foule des convives s’absorbe dans la contemplation béate de la puissance américaine, et Starace en profite pour quitter la joyeuse assemblée sans un au revoir. Il fait appeler sa limousine et l’attend devant l’église. Les rues sont désertes, tous les habitants et les visiteurs de Vegas sont juchés sur un

toit ou plantés devant un écran de télévision pour profiter au mieux de l'explosion d'*Annie*. Pourtant, les nuages sont maintenant visibles de partout, le panache brun s'élève juste au-dessus du cow-boy de néon qui salue les passants devant le *Pioneer Club*. Une Cadillac Fleetwood noire s'arrête devant le prêtre. Son chauffeur vient lui ouvrir la portière. Il s'installe et retire son col blanc. Comme il l'a demandé, on lui a préparé une chemise propre et une veste fantaisie.

– Je vous emmène à l'aéroport, mon père ?

– Non, à l'hôtel *Sands* s'il vous plaît.

– Il est juste en face, mon père.

– Je sais, merci, je ne suis pas aveugle, s'agace-t-il, faites-moi faire le tour du Strip le temps que je me change.

La limousine s'engage sur le Las Vegas Boulevard. Starace jette un œil par la vitre ; il déteste cet endroit, qu'il trouve laid et ridicule sous le soleil, vulgaire et sordide la nuit. Mais son attention est ailleurs. Il attend le rendez-vous qui va suivre depuis très longtemps. Il se change rapidement, s'ébouriffe les cheveux pour changer de coiffure, essuie ses mains moites sur son pantalon, chausse des lunettes de soleil. S'estimant méconnaissable, il se fait déposer devant les portes du *Sands* où il entre, le cœur battant. Il traverse le hall rempli de machines à sous, et se rend à l'accueil.

– Les clés de la chambre réservée pour M. Paul Parker, s'il vous plaît.

– Votre neveu est déjà arrivé, monsieur Parker, il vous attend. Voulez-vous des places pour assister au spectacle de Lena Horne, *La Tigresse de satin*, ce soir ?

– Non, merci, une autre fois peut-être.

En s'éloignant, Starace murmure *in petto* qu'il a bien mieux à faire que d'assister au tour de chant d'une négresse communiste chassée de Hollywood par le maccarthysme. La chambre se trouve au dernier étage de l'hôtel, il est tellement excité que

la montée de l'ascenseur lui semble durer des heures. Cela fait plusieurs semaines qu'ils ne se sont pas vus, c'est difficile à Los Angeles, il est bien trop connu, les risques sont importants.

L'objet de sa fièvre l'attend, nu devant les portes-fenêtres, dressé sur la pointe des pieds pour voir plus loin encore. Starace contemple quelques secondes son dos bronzé et son petit cul blanc. Puis, il tousse pour signaler sa présence. Aussitôt, Jacinto se précipite et lui saute dans les bras. Ils s'embrassent quelques secondes, assez pour qu'il sente le corps ferme et rafraîchi par la climatisation se lover contre son ventre et agacer son sexe déjà durci. Mais Jacinto s'éloigne en bondissant pour retourner se coller aux fenêtres.

– Tu as vu l'explosion ? C'est joli cette colonne de fumée ! J'ai un ami qui m'a dit qu'avec les radiations, on risquait de retrouver des insectes géants. Il paraît qu'en Russie, ils ont des araignées de huit mètres ! Tu y crois toi ?

Starace vient se plaquer contre lui et lui embrasse la nuque. Jacinto a un accent mexicain épouvantable et il croit toutes les âneries que peut avaler un gamin de vingt ans sans aucune éducation, mais avant de le rencontrer, il ignorait qu'on puisse ressentir un tel désir. Jacinto se retourne en se contorsionnant comme une anguille.

– Qu'est-ce que tu faisais ? Je t'ai attendu longtemps, j'ai bu tout le champagne !

– Vilain garçon. On m'a traîné à une fête, je n'ai pas pu me défiler, mais je ne pensais qu'à toi.

– *Mentiroso*. C'était bien au moins ?

– Une version ensoleillée de *All About Eve*. Tu as vu ce film ?

Au lieu de répondre, Jacinto se coule à ses pieds et ouvre sa braguette, sa main se faufile sous ses couilles avec la dextérité d'un serpent. Starace s'abandonne à son plaisir et renonce à lui expliquer le film de Mankiewicz.



Au rez-de-chaussée du *Sands*, un homme en costume gris traverse le hall sans un regard pour les machines à sous. Il se rend dans une des cabines téléphoniques de l'hôtel – la plus isolée. Il compose l'USAF-4-8532, la base de Desert Rock, et demande l'agent Morrisson.

– Annie, c'est Douglas. Tout se passe bien. On a nos photos souvenirs de Vegas. Je rapporte la pellicule dans quelques heures.

Chapitre 4

AFE STUDIOS, SAWTELLE BOULEVARD, CULVER CITY,
COMTÉ DE LOS ANGELES, 18 MARS 1953

Depuis les fenêtres de son bureau en mezzanine, Larkin Moffat a une vue plongeante sur le seul plateau de tournage des studios AFE. Quelques scènes de *Sur la piste des Apaches* doivent s'y tourner en fin de semaine, dans un décor de saloon. Les accessoires ne varient guère d'un film à l'autre, ils bouleversent juste la disposition des tables, changent le bar en carton de place et, quand c'est possible, la couleur des rideaux – on n'attend pas plus d'une production d'AFE. Larkin a installé lui-même une partie des éléments de décor, ceux qui ont un peu de valeur et qu'il garde enfermés dans la remise de son bureau, sinon les trois clandestins qu'il paye pour l'aider risqueraient de lui faucher des verres, des pellicules ou tout ce qui tiendrait dans leurs poches. En cette fin de matinée, avec un peu d'imagination, l'ancienne conserverie japonaise qu'il a rachetée une bouchée de pain à ses propriétaires expropriés pendant la guerre passe pour un plateau de cinéma. La toiture en tôle prend un peu l'eau, mais il ne pleut presque jamais à L.A. ; les planches des murs sont disjointes par endroits, mais on a tiré de grands rideaux opaques devant les fentes et ça ne gêne pas trop l'éclairage des prises de vues. L'ancien poste d'observation

